

L'Herméneutique du nihilisme européen

Gianni Vattimo

Herméneutique du nihilisme européen ne signifie pas, avant tout, et seulement, que je me propose ici d'éclaircir ce que signifie ce phénomène complexe que l'on nomme ainsi. Je souligne que le génitif est ici soit objectif soit subjectif. L'herméneutique elle-même, qui n'est pas seulement une méthode de déchiffrement, appartient au processus qu'elle tâche de comprendre. C'est justement dans le processus que nous appelons nihilisme européen que se dessine l'herméneutique, comme méthode et comme théorie philosophique générale. Dans une de ses notes de la dernière période, Nietzsche écrit que dans le temps du nihilisme accompli — qui était déjà le sien, et surtout le nôtre — si l'on ne devient pas un *Uebermensch*, on est perdu — il est comme éliminé; il n'existe plus, comme individu reconnaissable. Or, l'*Uebermensch* auquel Nietzsche pense

en cette note n'est ni le surhomme des bandes dessinées, ni la bête blonde de l'idéologie nazi. Il est celui qui interprète, celui qui ne reçoit pas passivement le donné du monde — qui, à cause du nihilisme n'a plus de physionomie, à la fois, mais celui qui assume la responsabilité d'interpréter. (On pourrait ici évoquer la thèse de Marx sur Feuerbach; mais avec un sens exactement opposé: ce qu'il s'agit de faire, enfin, c'est d'interpréter le monde; l'activité de celui qui prétend le changer est beaucoup trop impliquée dans le nihilisme: de la technique, de l'économie, du développement.) En effet, cela est la notion de nihilisme qui vient de Nietzsche (la dissolution de toutes les valeurs suprêmes; avec la conséquente multiplication des autres valeurs, le polythéisme dont parle Max Weber). Mais les dieux multiples ne sont pas des réalités "*out there*", ils sont des interprétations, des cultures, des religions qui se présentent sur la scène du monde globalisé. En ce premier sens, le nihilisme accompli, évoque et rend possible, voire nécessaire, l'herméneutique.

Si l'on considère ce premier sens historico-destinal de l'herméneutique, on se trouve du coup engagé dans l'entreprise d'interpréter le nihilisme. Ce qui veut dire, selon toute définition classique du mot interprétation, que l'on ne constate ni ne décrit un phénomène, mais on l'assume comme un problème, un point de départ, une situation qui nous implique et qui nous demande une prise de position. L'interprète n'est jamais un œil désintéressé, on le dit aussi dans le discours quotidien. Comment apparaît-il, le nihilisme, à l'œil intéressé qui se trouve "*immer schon*", tou-

jours déjà engagé dans l'interprétation? Il apparaît comme une situation d'équivalence universelle, une multiplicité qui ne se laisse point décrire "esthétiquement", mais nous engage immédiatement. En effet, si l'on prétend rester un œil désintéressé, on "disparaît", dans le sens de Nietzsche — pourvu qu'il soit possible de "disparaître" d'une façon si totale; aussi le choix de ne pas s'engager est un choix, quoique auto-dissolutif. (Kierkegaard est l'autre? refusé par l'esthétique.) Disons-le plus clairement: la nécessité de devenir un interprète révèle le nihilisme dont elle est la conséquence et l'effet. Pensons à l'exemple le plus banal: dans le monde de l'information généralisée, on est obligé de choisir un point de vue, un journal, une chaîne TV, une agence d'information, si non on ne dit et ne pense plus rien.

353

Le dégoût face à la politique, qui se voit dans notre société actuelle, est bien sûr inspiré par la corruption qui se manifeste partout dans les démocraties représentatives; mais il est aussi très probablement un effet de l'information babélique qui, justement parce qu'elle est si continue et généralisée, produit un effet de confusion à la fin neutralisante. Preuve en est que dans le terrain politique, les seules catégories qui semblent valoir encore sont les catégories éthiques élémentaires: on ne considère plus les idéologies ni les programmes (discrédités comme effet du nihilisme) mais seulement la fiabilité immédiate des personnes. Mais l'honnêteté personnelle a quelque chose de neutre, elle aussi: on peut être un honnête administrateur d'immeubles et aussi un honnête directeur de goulag, sa valeur se mesure en relation à la fonction qui lui est assignée. C'est justement

la chronique politique — non seulement italienne, qui est d'ailleurs emblématique d'un processus plus général — qui nous suggère l'assez facile conclusion: le nihilisme européen est tout simplement le triomphe de la technique.

Comme tout le monde le sait, depuis un an au moins, l'Italie est gouvernée par un exécutif "technique", c'est-à-dire formé par des économistes qui sont connus dans le milieu académique mais n'ont jamais fait de la politique militante. Ils n'ont jamais été élus par un vote populaire, quoique que, après avoir été nommés par le chef de l'État, ils aient obtenus la confiance du Parlement, notamment de tous les partis du Parlement, droite, centre et gauche. Ce vote de confiance a été demandé et justifié comme la seule
354 manière de sortir l'Italie de la crise financière de l'année passée, et de renverser le gouvernement Berlusconi qui n'avait pas formellement perdu la majorité parlementaire. Une histoire assez connue pour ne pas lui consacrer plus de temps ici. L'intérêt "philosophique", j'insisterai sur ce mot, consiste en ceci, que tout le processus a été justifié sous le signe de la "technique". Les professeurs qui composent le cabinet de Monti sont des techniciens, leur neutralité "scientifique" garantit qu'ils feront seulement ce qui est demandé pour la solution des problèmes économiques. On a présenté tout cela comme une parenthèse nécessaire pour la restauration de la machine de la démocratie elle-même; mais la parenthèse est maintenant en train de devenir permanente, étant donné que Mario Monti se présente cette année aux élections comme leader d'un groupe de partis de "centre" et demande le vote des citoyens; appuyé

par les grandes corporations, les journaux “indépendants”, les forces politiques soi disant européistes. Et, au fond, nihilistes: rien de plus clairement européen et nihiliste.

Dans le sens élémentaire que les “bonnes” raisons européennes sont les raisons du fonctionnement de la machine financière, confié d'ailleurs à des personnes qui ne sont pas du tout des purs académiciens, mais qui ont eu une longue histoire de collaboration avec les grandes banques internationales (Goldman Sachs, avant tout). La technique qui se substitue à la politique est nihiliste par le fait même qu'elle ne se pose pas le problème des valeurs “suprêmes”, et cela est son titre de mérite; elle ne fait qu'assurer le fonctionnement de la machine financière, si l'on veut, donc, du système, sans poser des questions “ultimes”.

355

La notion nietzschéenne de nihilisme rencontre ici l'idée heideggerienne de la fin de la métaphysique: la totale réduction de l'Être à l'étant, l'oubli de l'être lui-même, ce qui signifie aussi l'oubli de tout caractère problématique de l'expérience. Il est vrai que la métaphysique avait toujours cherché à s'emparer des principes “ultimes”, des causes premières etc. Mais justement cette obsession constituait sa force critique. Comme dans le cas de la question leibnizienne: pourquoi en général l'être plutôt que (le) rien? Qui n'a jamais eu de réponse et qui ne la voulait pas, elle ne faisait que suspendre l'autorité péremptoire des étants présents. La technique connaît seulement des valeurs intermédiaires, des raisons instrumentales.

La distinction kantienne, que Heidegger reprend et accentue de façon scandaleuse, entre connaître et penser, se

fait entendre ici en toute sa force: l'objet de la connaissance rationnelle (*ratio* = calcul) est l'ensemble des phénomènes, des connexions cause-effet, prévisibilité calculable etc. Le monde en sa totalité n'est que le contenu d'une idée, régulatrice, jamais applicable à un phénomène donné. La connaissance ne connaît que des étants; l'être peut seulement être approché par la pensée (chez Kant, au-delà des phénomènes, on parle de *noumenon*, le "pensé"). On voit ici comment la pure connaissance phénoménale, et scientifique-rationnelle, est toujours limitée au monde des causes-effets (la catégorie de causalité étant l'un des *a priori* de la connaissance constitutive du monde phénoménal). L'oubli métaphysique de l'être, que Heidegger veut "dépasser", est la pure réduction du monde à la rationalité instrumentale: qui bien sûr n'est rien de démoniaque, sauf qu'en principe, elle exclut la liberté. Qui exige, pour être ce que nous appelons de ce nom, la capacité de poser les questions "ultimes". Ici, on peut se demander si la dévaluation des valeurs suprêmes dont parle Nietzsche serait une élimination de la liberté. Quoiqu'il en soit dans les intentions de Nietzsche lui-même, la reprise heideggerienne de l'idée de nihilisme va plutôt dans le sens de l'autre mot de Nietzsche quand, après la mort de Dieu (*Entwertung der obersten Werte*), il souhaite que naissent plusieurs dieux. Les valeurs suprêmes multiples, que nous lisons comme la pluralité des cultures et des éthiques qui caractérisent la modernité tardive, sont comme des "métaphysiques" *verwunden* ironiquement, des religions sécularisées qui sont capables de faire l'unité de nos vies et produire la continuité de la subjectivité in-

dividuelle ou communautaire, sans aucune prétention de valoir comme définitives. Voilà un autre aspect de ce que Heidegger appelle la *Verwindung* de la métaphysique, qui ne peut jamais être *ueberwunden*, dépassée et laissée de côté comme un vieil habit, mais peut et doit être “tordue”, distorsionnée, ironisée pour permettre à l'existence de ne pas tomber victime de la nécessité technique érigée en divinité absolue.

Nous avons ici un aperçu de ce qui est le lien entre herméneutique et nihilisme européen, et aussi de ce qui se révèle comme la tâche de la pensée dans le monde de la neutralisation technique: ne pas oublier l'être, en tant qu'horizon de totalité, dirions-nous, utopique, qui suspend la prétention définitive de l'étant, au prix de nous remettre toujours dans des conditions de conflit. Il n'est pas difficile de suivre Heidegger dans sa méditation ontologique: si l'être n'est pas ce qui est là — depuis toujours et pour toujours —, il “est” plutôt l'évènement. Celui-ci ad- 357 vient en changeant l'ordre donné des étants, le “monde”, si l'on veut; ou, dans le langage de Thomas Kuhn, les paradigmes, tandis que la technique et la science rationnelle qui la dirige, ne font que résoudre des “*puzzles*” à l'intérieur d'un paradigme donné. La naissance de nouveaux paradigmes n'est pas quelque chose qui descend du ciel, ou qui dépende d'une nécessité transcendante; Heidegger la compare (dans l'essai sur l'origine de l'œuvre d'art, 1936) à la création poétique; mais il pense aussi (dans ce même essai) à la fondation d'un ordre politique. On peut bien parler d'une révolution. Même dans le cas de l'œuvre d'art (la plus

innocente de toutes les activités, Hoelderlin) on doit parler d'une lutte — entre le monde et la terre, dit Heidegger. Ni l'un ni l'autre de ces événements, œuvre d'art ou révolution, ne vont sans une disruption de l'ordre établi. C'est-à-dire, sans conflit.

Or, la domination croissante de la technique dans notre monde — et pensons aux succès des gouvernements ainsi nommés “techniques” qui dominent actuellement toute l'Europe, pas seulement l'Italie, prétend réduire tout conflit au silence, au nom d'une rationalité scientifique “objective” et soi-disant neutre, dans laquelle, à la fin aussi, la distinction entre le bien et le mal disparaît: les “méchants” sont seulement ceux qui ne rentrent pas dans l'ordre prévu, des Nations Unies, de la Communauté internationale, du Fond Monétaire... En ce régime de neutralisation, la tâche de la pensée n'est pas évidemment celle de “décrire” et connaître, mais celle d'interpréter activement l'appel de l'être, non pas la réalité de l'étant. Au prix de combattre toute forme de neutralité scientifique, et au fond “esthétique” vis-à-vis de l'ordre imposé. Il n'en va pas seulement de notre liberté. Il en va de l'Être (événement) même.